Une soirée quelque part "en campagne"

Autor(en): **Anthony, W.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **15 (1939-1940)**

Heft 27

PDF erstellt am: **03.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-711814

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le sabre miraculeux

Le Colonel Piton est accoudé chez lui à la balustrade de son balcon.

En bas, sur la Grand'Place, les promeneurs vont et viennent et paraissent jouir pleinement des délices d'une nature qui resplendit sous les rayons d'un magnifique soleil automnal.

Mais, le colonel est insensible, il a l'air morose et méditatif. A quoi peut-il donc bien songer? Sans doute aux insignes de «divisionnaire», objets de sa convoitise, et qui mettent si longtemps à poindre à l'horizon.

En attendant, il fait parfois voir «les étoiles» à son régiment qu'il mène d'une main ferme.

A un certain moment, son regard plonge sur la foule bigarrée et il aperçoit un de ses officiers, le lieutenant de Romont, élégant et distingué, qui se dirige d'un pas rapide dans la direction du cercle. Le colonel remarque alors que son subordonné n'a pas de sabre, ceci en dépit des ordres formels qu'il a donnés à ses officiers. Bien plus, ce lieutenant ne paraît guère se soucier d'un aussi grave manquement à la discipline et on dirait même qu'il passe devant les fenêtres de son chef pour le narguer ou braver son autorité.

Le colonel quitte aussitôt son attitude rêveuse, il est redevenu le chef soucieux et conscient de son devoir qui est de ne tolérer aucune infraction, aucune désobéissance aux ordres donnés et c'est d'un ton péremptoire qu'il interpelle:

— Lieutenant!

L'officier subalterne se retourne prestement, rectifie la position, salue et répond:

— Mon colonel?

— Montez!

Gontran de Romont obtempère et commence à soliloquer: «Espèce d'idiot, tu avais bien besoin de passer devant l'hôtel du patron sans avoir accroché ton bancal, on n'est pas fourneau à ce point là et ce vieux lapin ne plaisante pas sur ce chapitre. «Ceinture» pour la prochaine «perm». Adieu ma pauvre petite Irène!»

Il en est là de ses réflexions quand il pénètre dans le vestibule du colonel. Comme personne ne se trouve là pour l'introduire, il en profite pour mettre à exécution une idée lumineuse qui lui vient à l'esprit, une idée de génie, c'est bien le cas de dire.

Il a aperçu le sabre d'ordonnance de son chef accroché à une patère: le prendre, le fixer au ceinturon et heurter à l'huis du colonel, tout cela se fait en un clin d'œil et il a le temps quand même de se ressaisir pour faire bonne contenance.

— Lieutenant!

— Mon colonel, lieutenant de Romont, à vos ordres.

— Pourquoi n'avez-vous pas de sabre?

Le lieutenant joue la surprise et effaçant quelque peu son bras gauche, répond:

— Mon colonel, je ....

— Ah, mais voyons qu'est-ce donc, aurais-je mal vu? Tous mes regrets, vous pouvez disposer, lieutenant!

Et Gontran quitte le bureau du chef avec le sourire, et sort non sans avoir préalablement remis le sabre en place.

Il se croit quitte, mais il se trompe. A peine est-il parvenu au milieu de la Grand'Place qu'il s'entend appeler de nouveau d'une voix de stentor:

— Lieutenant!

— Mon colonel?

— Montez!

— Sapristi, se dit Gontran, les choses pourraient bien se gâter.

Enfin, il en prend philosophiquement son parti, et, parvenu à nouveau dans le vestibule, il répète la même manœuvre que précédemment.

— Lieutenant!!!

— Mon colonel???

— Vous n'avez pas votre sabre! ...

— Mon colonel, je ...

Et derechef le lieutenant efface son bras gauche.

— Que signifie cette plaisanterie ..., m'expliquerez-vous à la fin???

— Mon colonel, je ...

— F.... moi le camp!

Et le lieutenant sort pour la seconde fois en replaçant à la patère l'épée du colonel. Celui-ci est en proie à une sorte d'hallucination et se demande avec terreur si sa raison ne chavire pas. Il appelle madame la colonelle anxieuse de savoir ce qui peut à ce point bouleverser son époux. Tous les deux sur le balcon, le colonel Piton dit à sa compagne en pointant une silhouette fine et martiale qui s'éloigne sur la Grand'Place.

— Vous voyez, Honorine, cet officier?

— Mais oui, mon ami, c'est Monsieur de Romont, dit la colonnelle avec un ton déférent, car elle professe une admiration discrètement respectueuse pour ce beau garçon qui ferait un gendre parfait. Le colonel paraît froissé de tant d'égards envers un officier aussi étrange et demande avec un ton impatienté:

— Monsieur de Romont, Monsieur de Romont, eh, bien, oui, c'est lui, et vous ne lui voyez rien de particulier à votre Monsieur de Romont?

— Mais non, enfin ... oui, c'est-à-dire, pourquoi n'a-t-il pas de sabre?

Et le colonel répond, la voix étranglée par l'angoisse:

— Vous vous trompez, ma chère, il en a un, il en a un!!!

Une soirée quelque part „En campagne"

La compagnie était consignée. Interdiction formelle de quitter le stationnement, et quiconque transigeait à cet ordre courait le risque d'une sévère réprimande.

Comme un fait exprès, une soirée se donnait au village voisin. Les jeunes payses avaient revêtu leurs plus beaux atours et les jeunes gens, ceux-là évidemment qui n'avaient pas le privilège de servir sous les drapeaux, se réjouissaient déjà secrètement de la déconvenue des gris-verts, qui par devoir militaire, ne pourraient venir faire figures de conquérants et leur enlever ainsi la première place dans le cœur des jouvencelles du village.

Seulement, il fallait compter avec l'astuce de nos braves et brillants troupiers, aguerris par cinq mois de mobilisation et peu enclins à se morfondre sur la paille des cantonnements.

Sitôt l'appel au cantonnement terminé, et les feux éteints, ce fut un acheminement silencieux vers la salle de bal, située à une demi-heure. Mais alerte: on entendit des pas sur la route, des casquettes apparurent au tournant. Un signal bref: il en résulta aussitôt une débandade générale dans les prés avoisinants avec mise à terre subite et prise de contact brutale avec le sol dur et des restes de plantes guère plus tendres: tandis que les soldats qui s'adonnaient déjà avec grande satisfaction à l'art de Terpsichore, sautaient lestement par les fenêtres de la salle, s'enfuyaient sans demander leur reste et prenaient bruyamment la clé des champs, sous la lueur moqueuse des étoiles...

Ne croyez pas pour cela que la soirée ait été pour eux terminée.

Seulement, de trop raconter risquerait peut-être la consignation durant un dimanche, avec comme motif: Désobéissance grave et rentrée tardive et nul ne veut courir ce risque, surtout si une distraction est prévue pour ce jour-là.

Admettons donc que la fin de ce récit a été victime de Dame Anastasie!...

Cpl. *W. Anthony*.